

PÉRIODIQUE TRIMESTRIEL 2008, 1^{er} trimestre

Bureau de dépôt Bruxelles X

P 301014

BELGIQUE-BELGIË
P.P.
Bruxelles X
1/3169

Centre Albert Marinus

88 Feuilletts

Folklore
Ethnologie populaire
Patrimoine

Conseil d'administration

- Président : Georges Désir
- Administrateur délégué : Daniel Frankignoul
- Secrétaire général : Jean-Paul Heerbrant

Membres

Madame le Notaire Gilberte Raucaq, MM. Jean-Marie Duvosquel, François Riche, Didier Rober, Philippe Smits, Jacques Vlasschaert

Membres d'honneur

Gustave Fischer (Vice-président d'honneur), Comte Guy Ruffo de Bonneval de la Fare (†), Roger Lecotté (†), Henri Storck (†), Jean-Pierre Vanden Branden

Personnel de la section folklore du Musée communal :

- Jean-Paul Heerbrant : historien, coordinateur
- Jean-Marc De Pelsemaeker : animateur, R.P.
- André Gahide : bibliothécaire

Feuilles d'information du Centre Albert Marinus

Éditeur responsable : Daniel Frankignoul
Rédaction, composition, traitement de texte : Jean-Paul Heerbrant,
Jean-Marc De Pelsemaeker
Impression : Hayez
Diffusion : 2100 exemplaires

Abonnement : 5 euros par an (4 numéros)
Compte : 310-0615120-32

Avec le soutien de la Commune de Woluwe-Saint-Lambert, de la Communauté française Wallonie-Bruxelles, Ministère de la Culture et des Affaires sociales, et de la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale

En couverture :
l'Eglise orthodoxe Saint-Job. (Photo : JMDP)

Sommaire

Calendrier des activités	4
Activités du trimestre	5
- Visite guidée de l'Eglise orthodoxe Saint Job	
- Visite guidée du jardin botanique Jean Massart	
- Excursion culturelle : Spa et ses environs	
Feuilleton : <i>La faux et le sablier : les allégories gravées du Temps aux XVII^e et XVIII^e siècles</i>	17
Exposition	25
Cartes d'identité de géants	26
Introduction au <i>Cours de Sociologie</i> d'Albert Marinus	28

Si vous vous inscrivez à nos activités et que vous avez un empêchement, il est impératif de nous prévenir afin que nous puissions proposer votre place à une autre personne. Les listes d'attente sont souvent très remplies!

Calendrier des activités

Mercredi 30 avril 2008 à 14 h

Samedi 3 mai 2008 à 14 h

Visite guidée de l'Eglise orthodoxe Saint-Job

Dimanche 25 mai 2008 à 14 h

Mercredi 28 mai 2008 à 14 h

Visite guidée du Jardin botanique Jean Massart

Dimanche 29 juin 2008 à 8h30

Excursion culturelle : Spa et ses environs

Programme de la journée :

8h30 : départ de l'Hôtel communal

10h00 : Visite du Musée de la Ville et Musée spadois du Cheval

Promenade guidée dans le coeur historique de la ville

12h30 : déjeuner au Restaurant des Sources

Menu

Toast au saumon

Escalope de dindonneau sauce crème

Glace

14h30 : Promenade en car vers les sources extérieures et les panoramas de la région

17h00 : départ vers Bruxelles

Consultez notre site : www.albertmarinus.org

Visite guidée de l'Eglise orthodoxe russe Saint-Job

Mercredi 30 avril 2008 à 14h

Samedi 3 mai 2008 à 14h

Avenue Defré, 21 - 1180 Bruxelles

Malgré quelques traces de la présence épisodique du culte orthodoxe russe en Belgique avant l'indépendance (le passage du tsar Pierre le Grand en 1717 par exemple), il faut attendre l'année 1862 pour que soit établi dans notre pays un lieu permanent destiné à l'exercice de cette religion. Une première chapelle est instituée dans les locaux de l'ambassade de Russie. Dédiée à saint Nicolas et enregistrée comme "église de la mission impériale russe à Bruxelles", elle est desservie par des prêtres venus de la mère patrie. Fort à l'étroit, elle déménage en 1876 pour s'installer dans une maison de la rue des Chevaliers à Ixelles où elle existe toujours.

La Révolution de 1917 et les troubles qui s'ensuivent entraînent alors une importante immigration. Près de dix mille personnes trouvent ainsi refuge en Belgique et les quelques églises existantes servent tout naturellement de points de ralliement et de centres de vie sociale. Comme le remarque un exilé dans ses mémoires : "On n'allait pas seulement à l'église pour prier mais pour retrouver de vieilles connaissances, pour échanger des nouvelles, parler politique, nouer des liens d'affaire".

Cette diaspora va mener à une séparation d'avec l'Eglise-mère de Moscou, largement contrôlée par le nouveau pouvoir. Mais des divisions internes vont également se faire jour au sein de l'Eglise russe à l'étranger, principalement sur l'attitude à adopter face au régime soviétique.

Malgré ces différents points de vue, le nombre croissant de Russes habitant la Belgique amène tout naturellement à la création de nouvelles paroisses. C'est dans ce contexte que



Eglise orthodoxe Saint-Job, le portail d'entrée. (Photo : JMDP)

se place la construction d'une nouvelle église située avenue Defré à Uccle. Sans doute la forte présence d'une communauté de Russes blancs dans cette partie de Bruxelles explique le choix du lieu. L'idée de construire l'édifice date de 1929. Une collecte de fonds est ensuite organisée à travers le monde auprès des réfugiés russes et parmi les nombreux donateurs, on relève les noms de plusieurs membres des familles royales de Bulgarie et de Yougoslavie.

La première pierre est posée le 2 février 1936. L'architecture de l'église s'inspire clairement du style religieux moscovite du XVI^e siècle. Le modèle est l'une des deux chapelles de la cathédrale de la Transfiguration qui se trouve à Ostrov près de Moscou, dans l'ancien domaine du tsar Nicolas II. Assez étrangement, les descriptions du nouvel édifice ne citent jamais l'architecte. Une fois seulement dans toute la documentation consultée, apparaît un nom, celui de Nicolas Iszelenov (1891-1981), que nous livrons ici sans certitude et sur lequel nous ne possédons aucun élément biographique. On relève cependant sa signature au bas de plusieurs icônes présentes dans l'église.

Le gros œuvre est terminé deux ans plus tard mais la Seconde Guerre mondiale interrompt les travaux qui ne reprennent qu'en 1946. La consécration officielle de l'édifice a lieu le 1^{er} octobre 1950. L'église est alors dédiée à saint Job, personnage de l'Ancien Testament particulièrement vénéré dans l'Eglise d'Orient. Sa fête (le 19 mai dans notre calendrier) coïncide avec le jour de naissance du dernier tsar, Nicolas II. Les cloches sonnant les offices sont placées en janvier 1976. A l'intérieur, de multiples éléments rappellent les terribles péripéties de la révolution. Au fond du chœur sont ainsi énumérés les noms des 122 évêques martyrisés à cette occasion. Une plaque apposée sur le mur droit de la nef évoque l'assassinat du tsar Nicolas II et de sa famille à Lékatérinenbourg le 17 juillet 1918. Gravés dans le marbre aussi, les noms d'autres membres de la famille impériale et de leurs serviteurs tombés dans d'affreuses circonstances. L'iconostase (cloison sépa-

rant le sanctuaire où officient les célébrants de la nef où se tiennent le chœur et les fidèles) est recouverte d'icônes peintes dans le style du XVI^e siècle. Celles-ci montrent les apôtres, la Vierge et des scènes de la vie du Christ, elles sont l'œuvre de la princesse Lvov, l'une des meilleures peintres d'icônes de l'entre-deux-guerres. Deux précieuses reliques figurent ici ,qui émeuvent le visiteur autant que le fidèle : il s'agit de la Bible et de l'icône de saint Jean-Baptiste qui ont accompagné Nicolas II et ses proches dans leurs dernières semaines avant leur assassinat. Le monument entier constitue donc un mémorial en l'honneur du dernier tsar, de sa famille et des croyants exécutés lors de la révolution, considérés comme des martyrs de la foi.

Souvent, il arrive aux Bruxellois de passer devant l'église orthodoxe qui confère à ce coin de la capitale un petit air inattendu de Vieille Russie. Les gracieux bouleaux qui entourent l'édifice à bulbe sont autant de symboles des immenses steppes de l'est, ils ajoutent encore à l'impression d'exotisme. Mais les gens pressés ne s'arrêtent que très rarement. Profitons donc de l'occasion qui nous est offerte de pénétrer dans un autre monde grâce à la visite de cet oratoire.

Participation aux frais pour la visite guidée de l'Eglise orthodoxe Saint-Job

Membres : 3 Euros
Seniors et étudiants : 4 Euros
Autres participants : 5 Euros

Réservation **indispensable**
au Centre Albert Marinus : 02-762-62-14.

**Visite guidée du Jardin botanique expérimental
Jean Massart (Université libre de Bruxelles)**

Dimanche 25 mai 2008 à 14h

Mercredi 28 mai 2008 à 14h

Chaussée de Wavre, 1850 - 1160 Bruxelles

Le Jardin botanique expérimental Jean Massart se trouve en bordure de la Forêt de Soignes, à proximité de l'Abbaye du Rouge-Cloître dont il occupe cinq hectares des anciennes exploitations agricoles. Il fait partie des musées de l'Université libre de Bruxelles et porte le nom du botaniste belge qui l'a créé en 1922. Jean Massart fut l'un des plus brillants étudiants de Paul Héger avant de devenir en 1895 titulaire de la chaire de Botanique à l'Université de Bruxelles. Mais, au cours de sa carrière professionnelle, il travailla également durant plusieurs années à l'Institut Pasteur de Paris et effectua de multiples voyages d'herborisation, notamment au Brésil, au Mexique et aux Indes néerlandaises. Il participa également aux premières mesures de défense de l'environnement à Bruxelles.

Destinées à la recherche, à l'enseignement universitaire (botanistes, agronomes et pharmaciens le fréquentent de manière assidue) et à la vulgarisation scientifique (il reçoit régulièrement des groupes scolaires), les collections vivantes du Jardin Massart comprennent près de 2000 espèces végétales.

Conçu pour étudier l'adaptation des plantes sauvages à leur milieu, le jardin comporte divers ensembles. Le jardin de plantes médicinales aromatiques ou toxiques, l'un des plus riches de Belgique, compte 300 espèces classées selon leurs principaux constituants actifs. Une autre partie, dite le jardin évolutif, regroupe plus de 600 types de plantes à fleurs suivant les grandes lignes de l'évolution depuis les types les plus primitifs (comme le magnolia) jusqu'aux plus



Belladone, Mattioli, L.C.



Pavot. Joanne de Cuba. Hortus sanitatis. Maguntia 1491



Salsepareille. Smilax officinalis H.B.K.
Hernandez. L.c.



Digitale pourrée. Digitalis purpurea
L. Fuchs. L.c.

évolués (comme la marguerite). Au jardin des plantes cultivées, les plantes domestiquées par l'homme s'accompagnent de leurs ancêtres sauvages et sont classées suivant leur utilisation. Le verger, quant à lui, rassemble diverses variétés anciennes de pommiers, poiriers, pruniers, pêchers et cerisiers. L'arboretum se compose de nombreuses essences indigènes et exotiques parmi lesquelles dominent les conifères. Une zone humide constitue une réserve natu-



Jardin botanique Jean Massart, la zone humide. (D.R.)

relle incorporée au réseau Natura 2000. Fougères, iris jaunes, grandes prêles et menthes aquatiques y poussent à l'état naturel en bordure des sources et des mares qui sont en relation avec les étangs du Rouge-Cloître voisin. Enfin, des parcelles expérimentales sont dévolues à des thèmes de recherche bien précis comme l'étude des espèces exotiques envahissantes ou les observations sur les espèces résistantes aux pollutions par les métaux lourds.



Jardin botanique Jean Massart, le bâtiment principal. (D.R.)

Lieu à vocations multiples, le Jardin Massart est à la fois un musée vivant, un parc paysager, une réserve naturelle, un endroit consacré à l'étude et aux recherches botaniques. Et sans doute le printemps qui voit l'éveil de la nature est-elle la meilleure saison pour visiter ce coin vert, peut-être trop méconnu, de Bruxelles...

Participation aux frais pour la visite guidée du Jardin botanique expérimental Jean Massart

Membres : 3 Euros
Seniors et étudiants : 4 Euros
Autres participants : 5 Euros

Réservation **indispensable**
au Centre Albert Marinus : 02-762-62-14.

Excursion culturelle : Spa

Dimanche 29 juin 2008 à 8h30

Hôtel communal de Woluwe-Saint-Lambert
2, Av. Paul Hymans - 1200 Bruxelles

Lorsqu'on évoque le nom de Spa, des images d'eaux vives et de sources impétueuses viennent inmanquablement à l'esprit. La cité ardennaise offre cependant bien d'autres choses à ses curistes. Car la ville d'eau, l'une des plus réputées au monde à défaut d'être la plus ancienne, est rentrée de plain-pied dans le XXI^e siècle. Elle propose désormais à tous le dernier cri en matière de thermalisme et de balnéothérapie. Centre d'entraînement pour sportifs de haut niveau, Spa organise aussi de célèbres festivals de théâtre et de chanson française. Jouant avec intelligence la carte de l'environnement - cette préoccupation tellement actuelle -, elle met à disposition de ses visiteurs un très large panel d'activités.

Faisant partie de la principauté de Liège et plus particulièrement de la châtellenie de Franchimont, la ville apparaît assez tard dans l'histoire. Spa est d'abord une fontaine, ses sources ferrugineuses semblent en effet connues dès l'Antiquité. Elle ne devient un lieu habité de façon permanente que plus tard. En réalité, les villages des alentours (Hestroumont, Polleur, Sart, Jalhay...) se constituent et se développent avant la ville d'eau. L'essor de Spa ne commence qu'au XIV^e siècle. Et contrairement à ce que l'on peut penser, les sources réputées ne sont pas à l'origine de l'agglomération, c'est la métallurgie qui lui donne naissance. Celle-ci s'installe aux abords des gisements de fer et des mines mais aussi à proximité des forêts, pour le combustible, et des cours d'eau, pour la force motrice. Grâce à ce type de production, les chemins qui servent à condui-

re les troupeaux se transforment en véritables routes. Les voies carrossables de bonne qualité découlent donc de la présence de l'industrie sidérurgique dans cette région et leur existence va permettre l'exploitation commerciale des sources.

L'une de premières célébrités à se rendre aux eaux est la fantasque et tapageuse reine Margot qui séjourne à la fin du XVI^e siècle dans ce qui n'est encore qu'un gros bourg. Sa venue, qui ne passe pas inaperçue, joue le rôle d'argument publicitaire. Elle clame à tout vent la vertu des eaux ferrugineuses. Et l'on voit ainsi Henri III, roi de France, et son épouse Louise de Vaudémont tenter de combattre la stérilité de leur couple par ce moyen.

Séduits par ce séjour enchanteur, les curistes affluent de l'Europe entière et cet engouement fait de la cité le dernier endroit à la mode. Si l'on reconnaît les incontestables vertus curatives de l'eau, on trouve aussi son goût trop prononcé. Il n'est pas rare que l'on y ajoute quelques aromates : fleurs d'oranger, anis, baies de genévrier, cardamome viennent ainsi adoucir une saveur jugée excessive.

Têtes couronnées, personnages illustres, aventuriers sans scrupules se côtoient alors non seulement aux *pouhons* mais aussi aux tables de jeux. La ville devient alors le "café de l'Europe", dénomination que lui attribue l'empereur Joseph II lors de sa venue en 1781. Les visiteurs célèbres ne manquent pas de se faire inscrire sur la "liste des Seigneurs et Dames", sorte de livre d'or, équivalent pour l'époque du bottin mondain. Chaque année, environ mille personnes viennent ainsi grossir la population spadoise. La construction d'un casino, la Redoute, en 1763 ajoute encore aux charmes de la cité. Cette intelligente et fructueuse décision est bientôt suivie par l'inauguration d'un théâtre (1769), d'une salle de bal (1770) et d'un *Waux-Hall* (1776). Les multiples activités proposées par la ville permettent non seulement d'attirer les villégiaturistes mais aussi de les retenir. La vie mondaine est intense et occulte d'autres événements,



Spa, le parc des Sept Heures, ca 1930. (Collection du Centre Albert Marinus)

peut-être plus importants. Comme nous l'avons dit, Spa fait partie de la principauté de Liège, elle bénéficie donc de la politique de neutralité de celle-ci. Elle offre ainsi un terrain propice aux tractations diplomatiques.

En août 1807, un grand incendie ravage le centre de la ville. Plus de trois cents maisons en bois et en argile sont détruites par les flammes. Ce désastre qui succède aux troubles de la Révolution française diminue considérablement la renommée internationale de Spa. Il faut attendre la seconde moitié du XIX^e siècle pour voir la ville regagner une partie de son ancienne splendeur. Une nouvelle fièvre de construction s'empare alors de la cité ardennaise. Les Thermes sont construits en 1862, la galerie Léopold II et les Pavillons en 1878, le Pouhon Pierre-le-Grand est achevé deux ans plus tard, l'église Saint-Remacle ouvre ses portes aux fidèles en 1896.

Une présence royale relance opportunément la vie mondaine. La reine Marie-Henriette effectue des séjours régu-



Vue de la ville de Spa. (Photo : A. Gahide)

liers à partir de 1868 avant de se fixer en 1895 dans la villa qui porte son nom. La souveraine entraîne dans son sillage quelques grands noms du Gotha : princes allemands, grands-ducs russes, haute noblesse française... Toute cette société choisie papote joyeusement, assiste aux concours hippiques, se promène à travers bois en calèche, danse quadrilles et polkas. La Première Guerre mondiale met fin à ce nouvel âge d'or.

Ce joli temps est incontestablement révolu mais qu'importe, puisque les bois et les sources sont restés. Les promeneurs peuvent encore trouver des coins tranquilles où il fait bon oublier le rythme et la pression de la vie citadine. A Spa, il est toujours possible de se ressourcer, de profiter de l'air pur, de se laisser aller au gré des sentiers et d'écouter le chant des oiseaux. Et puis, tant des personnages célèbres sont passés ici. Pour qui sait écouter, il suffit de tendre l'oreille...

Participation aux frais pour l'excursion culturelle : Spa et ses environs

Membres : 50 Euros
 Seniors et étudiants : 52 Euros
 Autres participants : 55 Euros

Réservation **indispensable**
 au Centre Albert Marinus : 02-762-62-14.

La faux et le sablier : les allégories gravées du Temps aux XVII^e et XVIII^e siècles (1)

Les XVII^e et XVIII^e siècles virent fleurir un grand nombre de représentations du Temps, qui devint une figure classique des grands et petits frontispices allégoriques. La mode même du frontispice atteignit alors son apogée; elle ne devait pas perdurer avec un tel éclat. Dès le début du XVIII^e siècle, dans son *Dictionnaire des Beaux-Arts* publié en 1706, Aubin-Louis Millin de Grandmaison pouvait écrire : "C'étoit un usage dans le dix-septième siècle, d'orner la plupart des ouvrages, même ceux qui n'exigeoit aucune gravure, d'un frontispice. Peu d'artistes ont donné des préceptes sur cet objet, qui, à la vérité, a presque toujours été laissé au choix du dessinateur. Pendant longtemps les frontispices ont décoré les livres; mais on en a insensiblement abandonné l'usage" (p. 780).

On ajoutera que la figure du Temps ne s'est pas imposée de suite avec la mode des frontispices. Elle demeure rare au début du XVII^e siècle. On la rencontre, par exemple, accouplée à la Renommée, sur la page de titre des *Vestigi delle Antichita di Roma Tivoli Pozzuoli et Altri Luochi* qu'a donné Egide Sadeler (Prague, 1606). Mais le grand Rubens, qui a pourtant conçu plus de quatre-vingt frontispices, n'a jamais représenté le Temps pour des livres alors même qu'il recourait fréquemment aux allégories de la Sagesse, du Commerce et de la Force (Minerve, Mercure et Hercule)¹. Sur toutes les gravures dont il va être question, la figure du Temps se laisse aisément reconnaître. Elle est entièrement figée par des conventions dont il y aurait lieu de remonter aux origines². Les artistes s'en sont tenus à la représentation d'un vieillard nu (à l'exception d'une pièce de tissu qui lui ceint la taille), barbu et ailé qu'accompagnent ses deux attributs : la faux, qu'il tient en général dans la main (souvent la gauche), et un sablier disposé à proximité sur le sol, quand il ne lui est pas vissé sur le front. S'ajoutent, plus rarement, le symbole du serpent qui avale sa queue pour former un anneau (l'*ouroboros* en grec, littéralement "vorace



Frontispice de *Médailles sur les principaux événements du règne de Louis le Grand*, 1702. (Collection de l'auteur) (Fig.1)

[*boros*] de sa queue [*ouraios*]") et – nous disent les textes – la couleur noire, la tristesse de même que des jambes flagellantes, ce qui est malcommode à rendre en gravure³. Cette image – notons-le – est inconnue des anciens, Grecs et Romains, encore que la figure du Temps éternel (*Aion*) se présente, dans sa version mithriaque, comme un homme nu à tête de lion ("léontocéphale") pourvu d'ailes et tenant une clé dans chaque main, tandis qu'un serpent s'enroule autour de son corps⁴. Où l'on retrouve déjà la nudité, les ailes et le serpent. *Chronos*, le Temps relatif, celui qui fauche et qui arrache, n'est pour ainsi dire jamais représenté dans l'Antiquité et en tout cas pas sous la forme appelée à connaître une telle fortune aux XVII^e et XVIII^e siècles⁵.

Le Temps maîtrisé

Il faut attribuer une bonne part de cette fortune à la forme de monarchie absolue de droit divin, l'"absolutisme" ainsi que la qualifiera par la suite Chateaubriand, qui s'impose pour plus d'un siècle et dont Louis XIV (1638-1715) demeure la figure emblématique. C'est alors que, poussés dans une folle surenchère pour plaire aux souverains, les artistes vont enchaîner le Temps, lui faire tomber la faux et se gratter la barbe de perplexité pour celui qui, dieu vivant, tarde en outre à mourir. C'est ainsi qu'Antoine Coypel (1661-1722) le représente au frontispice de l'ouvrage *Médailles sur les principaux événements du règne de Louis le Grand* (Paris, 1702) (Fig.1). Le Temps a jeté bas son sablier et regarde songeur, la faux relevée, le buste de Louis XIV en médaillon, tenu dans le ciel par deux angelots et Mercure qui désigne le portrait du roi. Au sol, et placé au centre de la composition, la figure de l'Histoire lève également les yeux vers Louis XIV. Elle tient sa plume dans la droite tandis qu'elle retient de la gauche un grand livre ouvert⁶.

Le thème du Temps asservi est antérieur à Louis le Grand. Déjà, en 1627, Simon Vouet (1590-1649) avait peint "Le Temps vaincu" (Madrid, Prado), où l'on voit l'Espérance (armée d'une ancre), l'Amour (sous forme de putti) et la Jeunesse (armée d'une pique), maîtriser un vieillard au sol, agrippé à son sablier. Cette scène, peinte sur fond champêtre lors de

son séjour en Italie, est toute élégiaque, sans connotations politiques. Il se trouve que Vouet donnera vingt ans plus tard, en 1646, une autre version du même thème qui substitue de hautes colonnes cannelées aux arbres du paysage italien et, surtout, ménage une place de choix à la Renommée embouchant sa trompette (Bourges, Musée du Berry). Où il est loisible de percevoir un glissement du thème passant de la sphère privée à la sphère publique.

Le Temps, proprement enchaîné, les mains liées dans le dos, figure dès 1649, gravé par le liégeois Jean Valdor, sur une page de titre des Triomphes de Louis le Juste XIII du nom, roy de France et de Navarre... L'iconographie reprise et amplifiée sous le règne de son fils, Louis XIV, est déjà en place. Le Temps et le Mensonge sont ici enchaînés au pied d'un grand obélisque au sommet duquel trône en pied la Justice tenant le buste du roi en médaillon.

C'est surtout au XVIII^e siècle, que l'on verra le Temps vaincu se propager à des contextes qui dépasseront le cadre convenu de la glorification du roi. Ainsi dans cette édition française parue en 1753 d'un ouvrage édité un demi-siècle plus tôt en allemand : *l'Introduction à l'histoire moderne, générale et politique de l'univers* de Samuel von Pufendorf (Fig.2). Le Temps, les mains enchaînées dans le dos, est agenouillé à l'avant plan à droite. Il se détourne de la figure de l'Histoire assise au centre de la composition, un pied sur un fort folio, lui-même reposant sur des cartes. Celle-ci contemple une estampe sur ses genoux représentant deux planisphères que désigne aussi du doigt la Renommée qui vient par-dessus elle. Deux enfants nus tenant une lance (la Guerre) et un caducée (le Commerce) sont placés à sa gauche.

Cette gravure est là pour nous rappeler que ce que nous dénommons "l'ancien régime" s'est perçu pendant près d'un siècle comme un achèvement ultime, un ordre cosmique ayant triomphé des vicissitudes du temps. Comme on sait, le réveil sera brutal et la faux, abandonnée sous les derniers Louis par le Temps subjugué, se transformera soudain en couperet de guillotine.



Frontispice de Samuel von Pufendorf, *Introduction à l'histoire moderne, générale et politique de l'univers*, Paris, 1753. (Collection de l'auteur) (Fig.2)

Le Temps salvateur

Les représentations du Temps qui viennent d'être évoquées ne sont pas plus répandues. Pris isolément, le type iconographique le plus courant représente le Temps soulevant le corps d'une jeune femme nue et charnue, qui peut toutefois revêtir plusieurs significations.

Le plus souvent, celle-ci symbolise la Vérité arrachée au Mensonge (ou l'Envie), que matérialise le corps d'une femme âgée dont la chevelure est constituée de serpents et qui, souvent, se mord le pouce ou le bras. Un frontispice réalisé par Cornélis Galle (1576-1650) pour l'ouvrage de Matthieu de Morgues, *Diverses pièces pour la défense de la royne mère du roi très-chrestien Louys XIII* (Anvers, 1637) est parfaitement explicite. On y voit, de part et d'autre du cartouche central contenant le titre, deux représentations du Temps. À gauche, il sort la Vérité (qui brandit un miroir) du puits; à droite, il saisit par les pieds le Mensonge qu'il précipite au fond d'un autre puits. Le lecteur ne peut hésiter sur le sens de la scène : il s'agit bien de s'ériger contre la calomnie qui a fait exiler en 1631 Marie de Médicis (1573-1642) – l'épouse d'Henri IV, la mère de Louis XIII, la grand-mère de Louis XIV –, laquelle a trouvé refuge notamment dans la maison de Rubens (elle mourra d'ailleurs en 1642 à Cologne, dans une maison qui avait autrefois abrité la famille de Rubens alors elle-même en fuite).

C'est encore la Vérité que nous voyons sur une grande gravure de Gérard Audran (1640-1703), dédiée à Claude Perrault (1613-1703) d'après une composition de Nicolas Poussin (1594-1665) (Fig.3). La légende précise : "En vain la Colère et l'Envie – S'arment contre la Vérité, / Le Temps l'arrache a leur furie, – Et la rend à l'Eternité". On reconnaît la Colère à droite, qui brandit un poignard et une torche dans les mains. L'Envie, à gauche, détourne son regard, tandis qu'un putto dans le ciel tient les attributs du Temps, à savoir une faucille et l'anneau formé par le serpent se mordant la queue.

François de Callataÿ
 Historien de l'Art
 Chef de département à la
 Bibliothèque royale de Belgique



Nicolas Poussin, *Le Temps soustrait la Vérité à la Colère et l'Envie*, 1641. (Collection de l'auteur) (Fig.3)

Notes

1. Voir Hudson J. Richard et Van de Velde Carl, *Corpus Rubenianum Ludwig Burchard*, XXI. *Book Illustrations and Title-Pages*, Londres-Philadelphie, 1978. Rubens a par ailleurs laissé deux peintures célèbres du Temps : 1) *La triomphe de la Vérité* (Paris, Louvre, c. 1622-1625) qui représente Louis le Juste offrant une couronne avec l'image de Minerve à Marie de Médicis, tandis que le Temps apporte à la reine la Vérité nue sortant des profondeurs et 2) *Saturne dévorant ses fils* (Madrid, Prado, c. 1636-1637, inv. 1678).

2. La bibliographie sur l'iconographie du Temps est moins étendue qu'on pourrait se le figurer. Pour Saturne, on se reportera à l'ouvrage classique : R. Klubansky, E. Panofsky et F. Saxl, *Saturn and Melancholy*, Londres, 1964 (et la traduction française *Saturne et la mélancolie*, Paris, 1989). Parmi les ouvrages récents, on citera, en général, S.L. Macey, *Patriarchs of Time. Dualism in Saturn-Cronus. Father Time, the Watchmaker God and Father Christmas*, Athens (USA, Géorgie), 1987,

et, pour l'histoire de l'art, M. Kintzinger, *Chronos und Historia. Studien zur Titelblattikonographie historiographischer Werke vom 16. bis zum 18. Jahrhundert, Wolfenbütteler Forschungen 60*, Wiesbaden, 1995. En dépit d'un titre accrocheur, on trouvera peu de matériaux en relation avec cette présentation dans le catalogue d'exposition: A. Busto (éd.), *Chronos. Il tempo nell'arte dall'epoca barocca all'età contemporanea*, Caraglio (Cuneo), 2005.

3. Par exemple ce passage de Michael Maier, *Atalanta fugiens. Emblemata nova de sceretis naturae chymica*, Oppenheim, 1618, Emblema XII : "Nous rencontrons l'allégorie de Saturne interprétée de diverses manières. Les astronomes en effet l'ont appliquée à l'astre le plus haut dans l'ordre des planètes, les apprentis chimistes, au métal le plus bas, à savoir le plomb. Les poètes païens l'ont tenu pour le père de Jupiter et le fils du Ciel ; les mythologues ont vu en lui le temps. Tous paraissent avoir pensé d'une façon juste à leur point de vue et possédé des justifications satisfaisantes de leur opinion. Cependant ils n'expliqueront pas ce que l'on raconte encore de Saturne : pourquoi il a avalé et vomi ses enfants, ainsi qu'une pierre à la place de Jupiter, pourquoi il est l'inventeur de la vérité, pourquoi il a pour attributs la faux, le serpent, la couleur noire, la tristesse et possède des jambes flageolantes. Les mythologues croient donner de cela l'interprétation la plus excellente : le temps, disent-ils, découvre la vérité et l'arrache aux ténèbres, il s'écoule en se déroulant comme un serpent, il anéantit toutes choses par la mort, comme à l'aide d'une faux, il dévore ses enfants c'est-à-dire toute les choses qu'il a engendrées, il ne peut digérer, c'est-à-dire faire disparaître entièrement les pierres dures, donc, en quelque sorte, il les vomit".

4. Voir M. Le Glay, "Aion", *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae*, I, Zurich-Munich, 1981, p. 399-411 et pl. 310-319.

5. Voir M. B. Galán, "Chronos", *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae*, III, Zurich-Munich, 1986, p. 276-278 et pl. 222 (une seule représentation assurée car désignée par une inscription : l'apothéose d'Homère par Archélaos de Priène [Londres, British Museum, inv. 2191] où Chronos se tient, en compagnie d'Oikoumené, derrière le trône d'Homère.

6. Le même Antoine Coyppel est aussi l'auteur d'un frontispice en l'honneur de Louis XV (médaillon par Jean Daullé) où la tête du roi en médaillon est élevée par Minerve, l'Immortalité (identifiée par un phylactère) et le Temps directement allongé sous le médaillon.

**Les collections royales d'Angleterre :
de Bruegel à Rubens**

Musées royaux des Beaux-Arts de Bruxelles



Jan Gossaert, *Les trois enfants de Christian II de Danemark*, huile sur bois. The Royal Collection © 2007, Her Majesty Queen Elizabeth II

Pour cette exposition, la reine Elisabeth II d'Angleterre a consenti au prêt de quelques cinquantes tableaux choisis dans sa prestigieuse collection. Les oeuvres sélectionnées appartiennent toutes à la production picturale de nos régions et certaines d'entre elles sont considérées comme des témoignages majeurs du talent de Hans Memling, Jan Gossaert, Pierre Bruegel, Pierre-Paul Rubens ou Antoine Van Dijk. Les tableaux de provenance royale seront confrontés à quelques chefs-d'oeuvre appartenant au Musée de Bruxelles. Ainsi, *Le massacre des innocents* de Bruegel, orgueil de la collection royale d'Angleterre, sera placé pour la première fois aux côtés du *Dénombrement de Bethléem*. De même, le visiteur pourra admirer l'esquisse de *l'Assomption de la Vierge* de Pierre-Paul Rubens dont le musée bruxellois possède le retable monumental. D'autres confrontations tout aussi passionnantes feront de cette exposition exceptionnelle l'un des clous de la saison.

L'exposition est ouverte du 16 mai au 21 septembre 2008 du mardi au dimanche et de 10 à 17 heures. Tout renseignements au 02/508-32-11 ou sur www.fine-arts-museum.be

Janneke



Localité : Watermael-Boitsfort -
Coin du Balai

Année de création : 1954
(recréé en 2000)

Taille : 3 m 20

Poids : 27 Kg

Etat civil : Marié avec Mieke en 1956

Baptisé : Non

Acte de Naissance : Non

Sortie principale : Carnaval de Printemps, le samedi qui suit le 21 mars

Personnalité : Personnage emblématique d'un métier (fabricant de balais) et personnage du quartier (*Narre Choppe*)

Contact : Madame Dominique Leruth
"Mieke et Janneke" a.s.b.l.
Tél. : 0474/94.90.69
dominique.leruth@yahoo.fr

Mieke



Localité : Watermael-Boitsfort -
Coin du Balai

Année de création : 1954
(recréé en 2000)

Taille : 3 m 20

Poids : 25 kg

Etat civil : Mariée avec Janneke en 1956

Baptisée : Non

Acte de Naissance : Non

Sortie principale : Carnaval de Printemps, le samedi qui
suit le 21 mars

Personnalité : Personnage de type populaire, "*boerine*"
du Coin du Balai.

Contact : Madame Dominique Leruth
"Mieke et Janneke" a.s.b.l.
Tél. : 0474/94.90.69
dominique.leruth@yahoo.fr

Avant-propos au Cours de sociologie d'Albert Marinus (4)

Ne dirait-on pas un plaidoyer en faveur du conformisme social ?

Ce dernier éveillerait en "chacun de nous une sensibilité particulière, celle d'un état de conscience collectif". Comme l'emploi du mot "conscience" est redoutable sous la plume d'auteurs qui, à la suite de Durkheim, "parlent d'une conscience sociale comme si le groupe en tant que groupe, avait une conscience extrinsèque aux individus", Marinus se sent bien obligé de remettre une fois encore les points sur les i, en affirmant que (sa) "conception de la conscience sociale est purement individuelle". Il s'agit pour lui " d'états affectifs individuels, mais éprouvés simultanément (et non également) par tous ceux qui donnent cette impression de conscience sociale. Autrement dit, chacun de nous a, dans l'ensemble de ses états conscients et personnels, de par son absorption par un milieu social, certains états conscients résultant de la vie sociale ". Explication commode, mais sans doute un peu simpliste, car peu est dit, finalement, sur la constitution de l'omniprésent "milieu social", sauf en recourant au processus d'habitualisation. Mais celui-ci pourrait difficilement rendre compte de la formation et de la sédimentation de systèmes sociaux aussi diversifiés et compliqués que ceux que nous connaissons. Comme l'a notamment affirmé Alfred Schütz, pour infirmer la conception de l'intersubjectivité transcendantale, selon Husserl, créatrice *ex nihilo* du monde social, afin de communiquer, il faut que préexiste une structure de communication. Pas davantage que les autres théoriciens du social, Marinus ne parviendra à trancher le célèbre dilemme : où est la poule? où est l'œuf? Quoi qu'il en soit, du groupement des individus peut naître un état synéthique (comment?), une affectivité similaire, une conscience sociale telle que la conçoit notre auteur.

Alors, "les individus agissent comme si leurs relations avaient créé une individualité, un "organisme". Il convient toutefois de rappeler que "les éléments constitutifs de cette conscience collective n'ont rien à voir avec la logique, ni avec la raison, ni avec la vérité. (...) Ce sont souvent de pures fictions qui ont déterminé les événements sociaux". Ce thème sera abordé de manière plus étendue dans un autre ouvrage de Marinus, *Fiction et réalité*.

L'auteur aborde ensuite la question cruciale, véritable pont-aux-ânes de toutes les théorisations du social, celle du changement, qu'il appelle "transformations sociales". Il leur attribue diverses causes, parmi lesquelles la première consiste en l'"excogitation", en d'autres termes, la "projection de la pensée au dehors". Le cerveau ne cesse de fonctionner, et ainsi de pousser l'individu à agir sur son "ambiance", ce que de nos jours on appellerait son environnement. Cette action est encouragée par le fait "que l'adaptation de l'être à son milieu ne réalise jamais un état d'équilibre permanent et parfait", et aussi par celui que "l'homme n'a jamais de son monde ambiant que des connaissances approximatives et par conséquent perfectibles". D'où la production constante d'idées, petites ou grandes, largement diffusées ou non, mais toutes capables, chacune selon sa capacité, à faire évoluer le conformisme social. Celui-ci, en effet, donne la stabilité, mais non l'immobilité : "Tendance à la rigidité et tendance à l'élasticité vont être continuellement en lutte dans la réalité sociale". Si on observe dans tout milieu social un courant opposé à tout changement, une néophobie (ce que Tarde, lui, appelait misonéisme), "il peut arriver que dans un milieu, pour des raisons ressenties par chaque individu, tout aille si mal, que la conscience sociale éprouve une angoisse telle que, par le même sentiment de sécurité, elle rejette tout ce qui est établi pour essayer n'importe quoi". Ce "glissement", générateur de révolutions et autres bouleversements comme le fascisme et le nazisme, "se fait par des activités mentales, dépourvues de toute préoccupation rationnelle, mais déclenchés exclusive-

ment par des états émotionnels. Seuls, et encore, les meneurs gardent leur sang-froid". On conviendra qu'il s'agit d'une manière fort lapidaire pour Marinus de traiter d'événements historiques dont il a été le contemporain!

Passons sur les développements parfois subtils auxquels l'auteur se livre à propos de l'excogitation pour aborder les autres causes des transformations sociales, à savoir "les différenciations sociales" et les "glissements explicatifs", qui ne sont en fait que des illustrations de la première, tenue pour primordiale. Les différenciations sociales résultent de divers procédés, dont les focalisations sociales ou la constitution de "foyers d'activité", capables dans différents domaines de consolider ou au contraire de disloquer le conformisme social, et à l'égard desquels la sociologie n'est pas autorisée à prononcer des jugements de valeur ("Les gangs ou le Klux-Klux-Klan sont aussi dignes d'observation que l'Armée du Salut ou que le miracle de Beauraing"); l'interdépendance sociale et la répartition des fonctions sociales, résultant de la sélection nécessaire des fonctions dans tout milieu social, laquelle tend à la fois à consolider et à modifier le conformisme social; la hiérarchie sociale, enfin, résultat d'une sélection au sein du corps social, elle-même tributaire des événements (par exemple la guerre, au cours de laquelle la hiérarchie militaire l'emporte). C'est en rapport avec cette notion de hiérarchie que Marinus s'étend quelque peu sur le problème des élites, dont il souligne qu'"abstraction faite de la façon souvent empirique dont (elles se) constituent, elles existent et s'imposent même si elles ont des tendances contradictoires". L'origine de cette existence doit être cherchée dans les aptitudes des individus, qui sous-tendent elles-mêmes les différenciations sociales. C'est l'activité des élites qui "exerce de l'action sur le conformisme social et le modifie.

Claude Javeau
Professeur émérite
de l'ULB

Devenez membre du Centre Albert Marinus !

Soutenez le Centre Albert Marinus en participant aux activités qu'il organise !

La cotisation de membre adhérent donne droit à des réductions pour toutes les activités organisées par notre association.

En outre, les membres de l'association reçoivent pendant un an notre bulletin d'information trimestriel.

Notre association et son centre de documentation sont à votre disposition du lundi au vendredi de 9h à 17h, n'hésitez pas à nous contacter!

Centre Albert Marinus a.s.b.l.

Rue de la Charrette, 40 - 1200 Bruxelles

Tél./ Fax : 02-762-62-14

Courriel : info@albertmarinus.org

Cotisations annuelles :

Membre adhérent : 10 Euros
13 Euros (ménages)

Membre de soutien : à partir de 25 Euros

Abonnement à la revue uniquement : 5 Euros

Compte du Centre Albert Marinus a.s.b.l. :

310-0615120-32

(communication : "cotisation ou abonnement 2008")

Ce trimestriel est édité avec le soutien de la Commune de Woluwe-Saint-Lambert, de la Communauté française Wallonie-Bruxelles, Ministère de la Culture et des Affaires sociales, et de la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale.

Éditeur responsable :

Daniel Frankignoul - 40 rue de la Charrette - 1200 Woluwe-Saint-Lambert

Au verso ; Spa, plusieurs vues de la ville, ca 1930. (Collection du Centre Albert Marinus)



WWW.ALBERTMARINUS.ORG



